

LE DEVENIR D'UN GESTE

YASMINE EID-SABBAGH

« LE MATIN NE DÉCIDE PAS DE CE QUI RESTE DE LA JOURNÉE¹. »

À la fin de l'année 1975, lorsque le Maroc part en guerre contre les Sahraouis, ces derniers commencent à recueillir les photographies que portent sur eux les soldats marocains tombés au combat ou faits prisonniers. Il s'agit, pour la plupart, de simples portraits de leurs épouses, de leurs petites amies, de leurs enfants, de leurs parents ou d'images de situations quotidiennes.

Au cours de ces terribles années de guerre, ces archives involontaires d'un conflit invisible par ailleurs ont continué à croître, stockées dans des locaux temporaires du désert algérien, où les Sahraouis en exil ont trouvé refuge. Ces photographies, au départ réunies pour dénoncer l'existence du conflit, ont survécu à une destruction autrement inévitable : avec elles, a été sauvée l'une des rares traces d'une guerre ignorée par les médias.

En voulant apporter des preuves de l'existence du conflit, les Sahraouis sont ainsi devenus les gardiens involontaires de la mémoire d'un autre peuple. Leur propre mémoire et celle des autres impliqués dans la même guerre ont fini par être inextricablement liées : la mémoire sahraouie passe désormais par les visages de personnes que les Sahraouis eux-mêmes n'ont jamais connues. Il ne s'agit évidemment pas de la mémoire éclatante d'un État, mais d'une mémoire minuscule, fragile, conservée par des soldats dans leurs poches, près du cœur. Le royaume qui a envoyé ses soldats se battre contre les Sahraouis a, quant à lui, toujours voulu oublier les morts de cette guerre. Il a considéré ses soldats comme les témoins gênants de la résistance d'un peuple du désert, mal armé et surtout beaucoup moins nombreux, face à l'invasion et à l'occupation de ses terres. En 1997, 483 photographies ont été choisies parmi l'ensemble beaucoup plus vaste de cette collection. Confiée par le Front Polisario aux initiateurs du

1. Ce texte a été écrit à l'occasion de la donation d'une édition spéciale de *Necessità dei volti* à la bibliothèque Kandinsky du Centre Pompidou à Paris en octobre 2012. La version originale en italien écrite par Yasmine Eid-Sabbagh, Patrizio Esposito, Jean Lamore, Fatima Mahfoud et Gianluca Solla, a été publiée dans *Alias* (supplément du quotidien *Il manifesto*) le 20 octobre 2012. La traduction et l'adaptation en français ont été faites par Jennifer Knaeble.

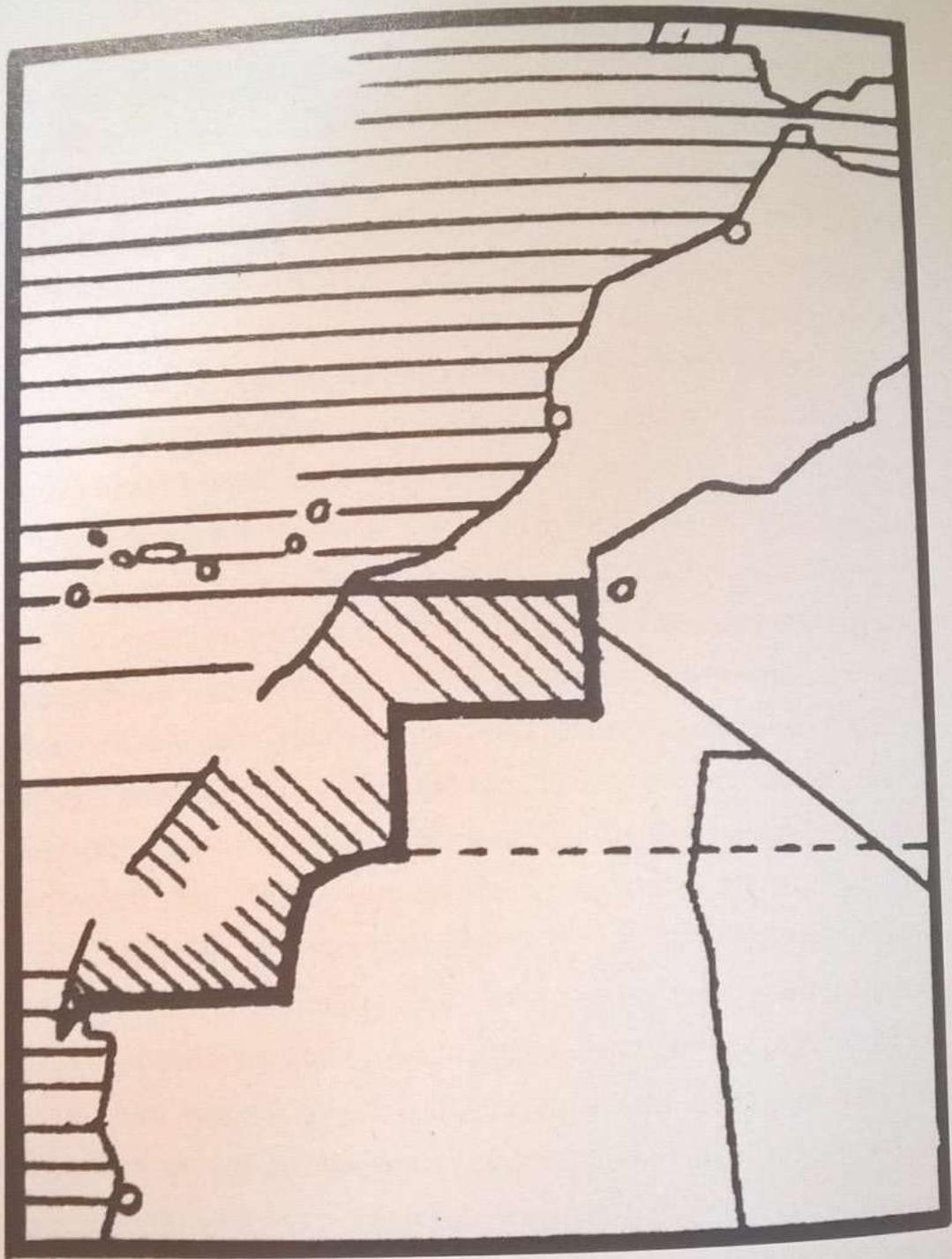


Fig. 1.

projet *Necessità dei volti*, cette sélection a été apportée deux ans plus tard en Italie et a, de cette manière, fait connaître l'existence de la guerre à un certain nombre de personnes. Elle a en outre permis de s'interroger sur l'acte de « garder » des photographies, au sens de se faire « gardiens d'une mémoire ». C'est ainsi que *Necessità dei volti* a vu le jour. L'ouvrage a d'abord

été pensé comme un support dans le cadre de réunions organisées chez des particuliers, où un nombre restreint de participants pouvaient feuilleter, regarder, questionner, avec cette liberté de n'être pas limités par le temps. L'idée qui, dès le début, a guidé ces rencontres, était de présenter les photographies dans un contexte différent de celui de l'exposition. Les afficher, les exhiber à une société de plus en plus avide de nouvelles images, cela aurait signifié : manquer à l'obligation de les « garder ». D'où la nécessité de dire, de montrer, mais dans l'intimité et l'attention que seules permettent des rencontres privées.

Necessità dei volti n'a donc pas été un moyen de faire connaître ces images aux médias. La question a plutôt été celle de la relation entre l'image et la complexité du geste sahraoui. Ce geste exigeait à son tour une approche particulière ainsi qu'une réflexion élaborée sur le regard. Cette réflexion s'avère d'autant plus indispensable dans une société où l'image omniprésente, passé le premier moment de surprise, perd sa valeur. D'où la nécessité d'organiser des réunions privées, et de confier le livre *Necessità dei volti* à des personnalités publiques s'engageant à faire connaître, à travers la sélection de photographies contenue dans l'ouvrage, le sort du peuple sahraoui, ainsi que celui de l'autre, le peuple voisin.

En fait, il est très important d'assurer des conditions particulières d'accès à ces images si singulières et si fragiles. Il existe un risque réel que de nouvelles images ne faisant qu'ajouter à l'épuisement d'yeux déjà fatigués par trop de choses à voir. En ce sens, le livre représente non seulement une invitation au regard, mais aussi un seuil pour les yeux. Il s'agit d'amener le regard à s'approcher lentement de ces images. En ralentissant l'accès aux images, ce livre incite à une attention du regard.

Après environ 300 réunions dans différents pays et après que le volume a été confié à dix personnalités (parmi les vingt prévues), la bibliothèque Kandinsky du Centre Pompidou a accepté de conserver, à son tour, une copie de *Necessità dei volti* dans ses archives. Cette étape a ouvert une réflexion plus approfondie sur la façon dont une institution pourrait prendre

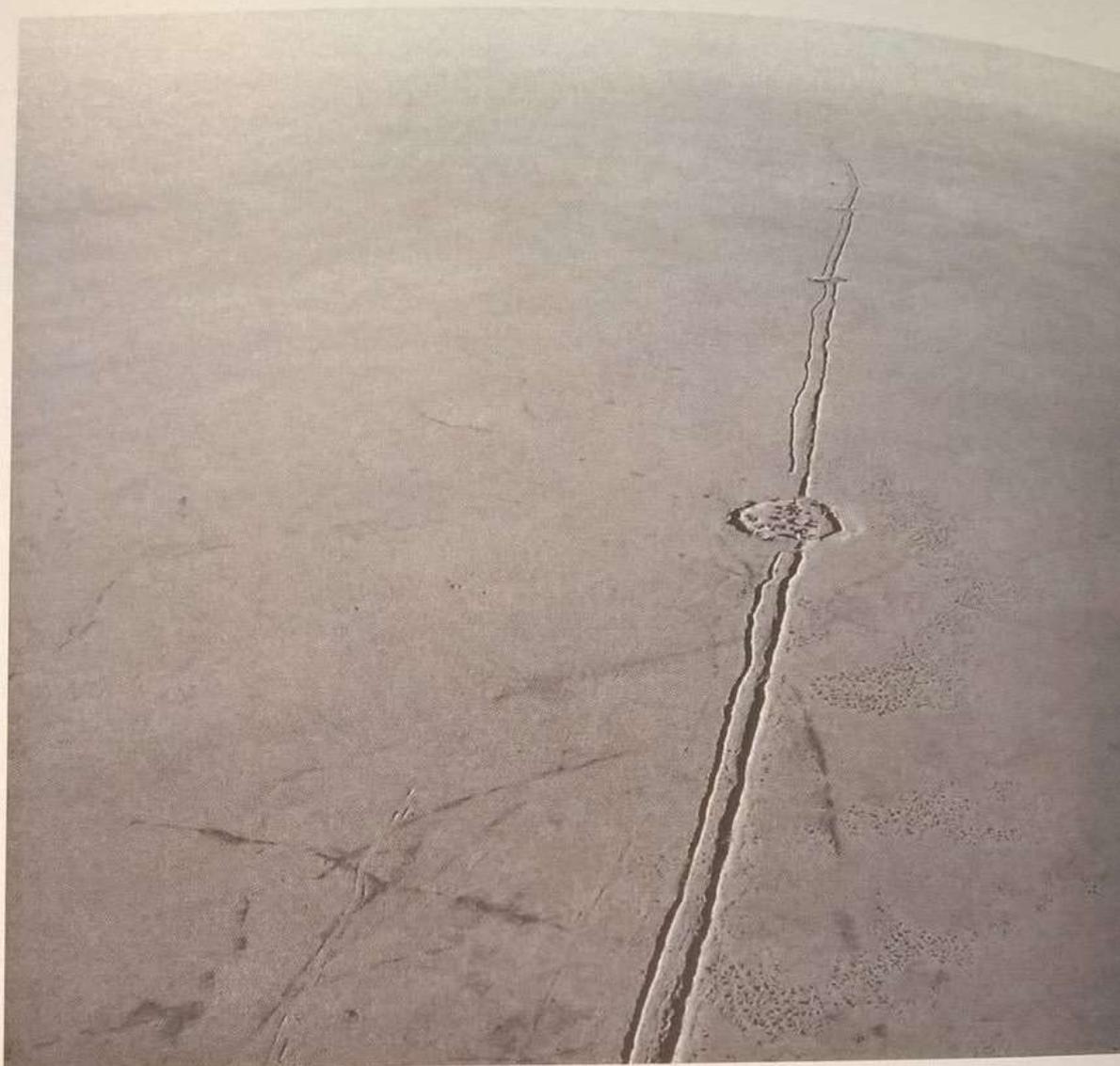


Fig. 2.

en charge l'ouvrage en question, au-delà d'une simple possession du livre. D'autre part, le fait que la bibliothèque Kandinsky soit devenue un lieu où le livre est gardé représente une nouvelle étape dans l'histoire du projet, qui, à côté des réunions privées, exige d'autres formes, d'autres lieux et d'autres langues dans lesquels s'expérimenter. Chaque lieu devient alors une occasion unique, avec des implications nouvelles à travers lesquelles le projet se développe et s'approfondit.

Dans le même temps, c'est précisément à cause de l'évolution du projet qu'il a été décidé de recueillir les matériaux jusqu'ici produits et diffusés à partir de ces photographies. Jusqu'à présent, *Necessità dei volti* a toujours présenté les photographies seules, sans textes explicatifs ni légendes. Tout

a été confié à la responsabilité et à l'étonnement des yeux, à la question posée par le regard même, au doute que ces images si simples et quotidiennes, tout en paraissant très peu témoigner directement de la guerre, suscitent auprès de chacun. Nous ne pensons pas que maintenant cela doive changer. Cependant, dans cette nouvelle phase du projet, il semble nécessaire d'accompagner les photographies de textes et de rassembler une partie du travail et des matériaux développés jusqu'ici.

¶ Tout projet entretient une relation unique avec le temps qui lui est donné à vivre. Bien qu'on n'en soit pas conscient au départ, cette relation ne manque pas – d'une manière ou d'une autre – d'être présente. Ce n'est pas seulement que le temps, dans son passage, modifie le projet, le transforme, le consomme. Le temps accroît la nécessité d'exécuter des gestes nouveaux, de s'ouvrir à des défis inconnus. Le temps exige que l'acte initial doive prendre le risque de directions inconnues. En ce sens, la question est : quel enrichissement produit le temps ? Quels nouveaux chemins, dont on ne soupçonne même pas l'existence au début, vont se proposer au projet ? Dans quelle mesure le temps demande-t-il qu'on assume toujours à nouveau la responsabilité de l'acte qui a déterminé le projet ?

Il s'agit évidemment de la rencontre avec des situations imprévues dont découlent de nouvelles situations avec lesquelles on est invité à se confronter. C'est pour cela que *Necessità dei volti* n'est pas organisé selon le principe de la conservation de ce petit corpus de photographies, mais témoigne plutôt de la transformation d'un projet, de son propre devenir.

Un proverbe sahraoui dit : « Le matin ne décide pas de ce qui reste de la journée. » Ainsi, la nature d'un projet n'est pas décidée dans sa première heure. Une fois jeté – le *jet* étant constitutif du *projet* – il est constamment exposé à l'aventure du temps. Il est dans le temps et c'est en tant que temps qu'il découvre peu à peu sa vraie nature et qu'il fait des expériences qui au début n'étaient peut-être même pas entrevues.)

L'évolution de *Necessità dei volti* et de ses modes de présentation témoigne de ce lien fondamental et indissociable avec le temps. Dans cette

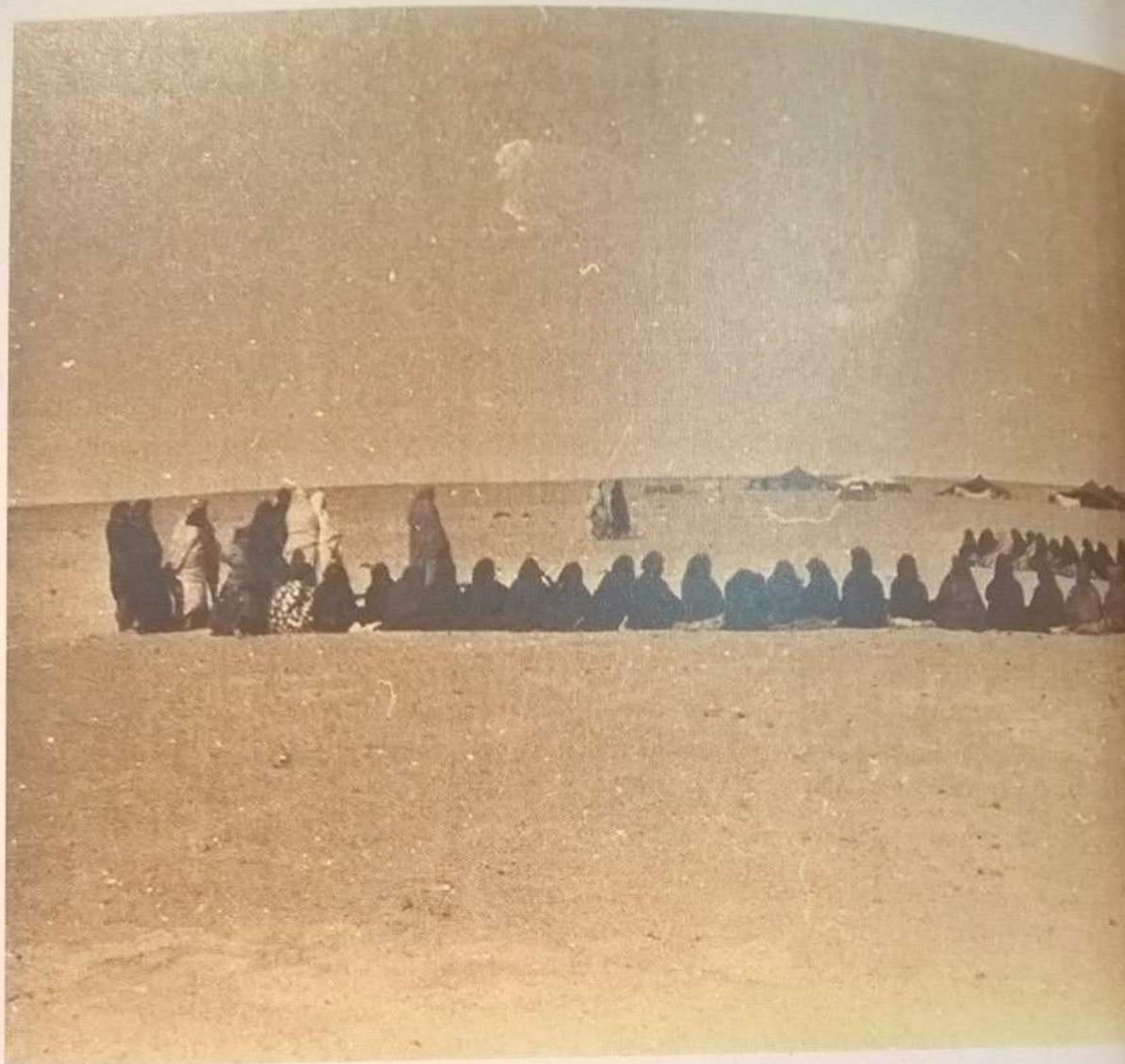


Fig. 3.

nouvelle phase sont fournis les matériaux qui ont été produits ces dernières années, dans le respect de et en accord avec ce premier geste extraordinaire des Sahraouis. Le temps qui passe pour le projet est aussi le temps qui, pour les familles sahraouies, passe dans les conditions difficiles de l'exil et dans celles peut-être encore plus terribles de l'occupation. C'est un temps qui passe sans que les Sahraouis aient jamais reçu de la part des institutions mondiales de réponses convaincantes sur leur futur, malgré la mobilisation internationale en leur faveur. Il s'agit d'un temps écoulé sans que la plus grande partie des États, qui se déclarent en faveur de la paix, aient interrompu leur commerce avec la nation occupante. Le même temps s'inscrit désormais sur les visages figurant sur les

photographies recueillies, en les transformant et en les effaçant. Ici, le temps devient visible : depuis ces visages, il nous regarde et nous interroge sans cesse.

Ce temps semble conspirer contre les images, en les abandonnant à leur fragilité. Il révèle encore mieux les conditions dans lesquelles elles sont sorties et lesquelles sont conservées. Mais il est aussi vrai que ce même temps semble acquérir sa visibilité grâce à ces rares photographies. Elles nous interrogent d'abord sur notre façon de regarder, puis d'imaginer et de représenter un conflit en cours. Elles parlent de l'urgence de témoigner de la situation dramatique d'un peuple qui n'a jamais manqué à son devoir de conserver les images d'autrui, lesquelles sont devenues partie intégrante de son histoire. Mais elles parlent aussi d'une exigence de justice.

Ici, il s'agissait depuis toujours d'une autre mémoire, alors que le pays occupant pratiquait la falsification. Mais, miraculeusement, cette mémoire n'a jamais été celle d'une partie contre l'autre, d'un peuple contre ses ennemis, selon un schéma habituel. Cette collection de photographies est le lieu où se cristallise la mémoire partagée par les deux peuples, celui envahi et celui forcé par le roi à l'envahir.]

Si les Sahraouis ont assumé le rôle de gardiens de ces photos, c'est dans une logique provisoire, qui s'inscrit dans l'attente du moment où les conditions permettront à ces images de retourner vers leurs propriétaires légitimes. En effet, un jour, lorsque l'occupation prendra fin et avec elle la séparation d'un peuple, peut-être les conditions nécessaires de justice seront-elles réunies pour permettre à ces images d'être restituées à leurs propriétaires ou à ceux qui y sont portraiturés : pas à un État, mais aux familles, qui dans une guerre insensée ont perdu leurs proches, et qui souvent n'ont même pas pu enterrer leurs corps. C'est seulement dans le sens de ce mouvement de paix que la survivance même de cette collection de photographies semble légitime, parce qu'elle représente toute l'urgence d'une transition vers la paix. C'est seulement en vue de cette transition que l'entreprise de la collection est légitime.]

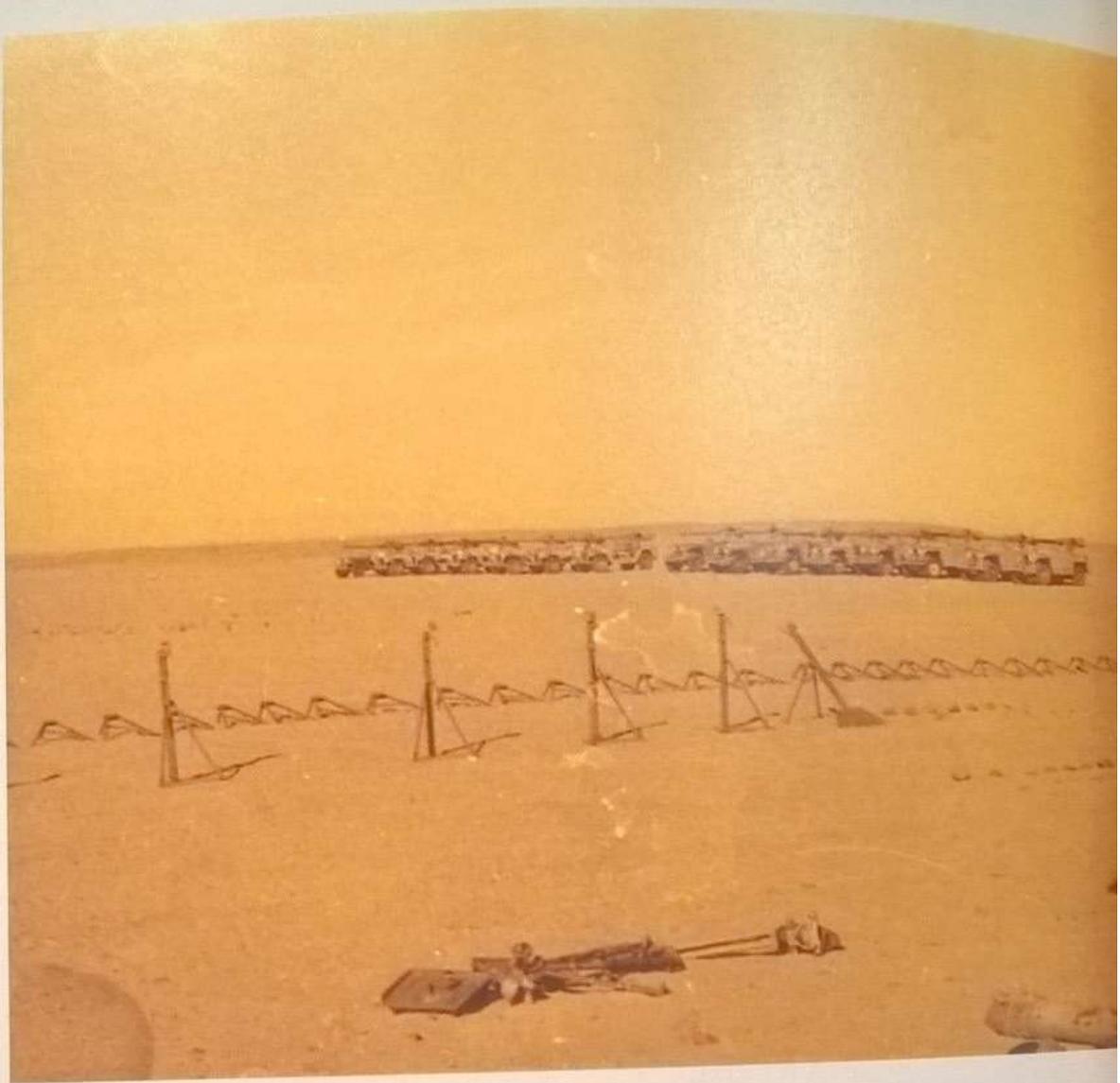


Fig. 4.

En définitive, il est fondamental de poursuivre le projet, parce qu'en lui réside une réelle volonté politique de transformation. La paix signifiera la possibilité de partager le devoir de mémoire. Si la mémoire est le moteur de la conservation des photographies par les Sahraouis et aussi par *Necessità dei volti*, ce geste exprime pourtant surtout l'exigence d'une justice à venir. Il est en revanche tout à fait légitime que les individus ayant subi des injustices veuillent aussi oublier, affirmer une sorte de droit à l'oubli. Une mémoire qui n'est pas seulement celle des États, qui n'est même pas l'institution d'une mémoire officielle, implique que l'existence même de ces photos n'ait plus à être défendue. Elle implique plutôt qu'à un certain point, les photographies *peuvent* et peut-être *doivent* s'effacer, à la limite disparaître

ou même être oubliées par ceux qui les accueillent à leur tour. Personne ne nourrit l'illusion qu'une image vaut comme réparation pour tout ce que la guerre a enlevé. Ce sera alors que cette collection de photographies pourra être dissoute, pour trouver elle-même la paix qui l'attend.

Fig. 1: Carte du Sahara occidental sans indications (couverture du *Sahara libre*, n° 1, publié par le Front Polisario le 13 novembre 1975).

Fig. 2: Le mur dans le désert (Jean Lamore, *La Construction de l'oubli*, Naples, 2003). Initialement construit pour défendre militairement la région de l'exploitation des ressources minérales et de la pêche, le mur s'étend le long du Sahara et même jusqu'au Sud du Maroc, pour atteindre 2700 km de long. Construit par Rabat avec l'aide saoudienne, française et israélienne depuis les années 1980, il est actuellement gardé par 120000 soldats. Il est sécurisé grâce à des technologies de pointe et est doté d'un périmètre de mines antipersonnelles, principalement de fabrication italienne, ainsi que de mines antichars.

Fig. 3: Premières installations pour exilés sahraouis dans la zone de Tindouf dans le Sud-Ouest de l'Algérie. Les femmes sahraouies ont contribué à l'organisation de l'administration des camps d'exilés et participé aux campagnes d'alphabétisation, aux soins médicaux et au soutien des combattants au front (archives du ministère de l'Information de la République arabe sahraouie démocratique).

Fig. 4: Matériel de guerre confisqué aux Forces armées royales marocaines et à l'armée mauritanienne, ici exposé directement sur le lieu de la bataille. Ces armes ont ensuite été présentées régulièrement à la presse internationale avec des documents militaires, des équipements, des uniformes et des effets personnels des soldats, en extérieur, dans le désert non loin de Rabouni. Depuis le milieu des années 1980, les expositions temporaires de Rabouni sont devenues permanentes et le Front Polisario a commencé la construction d'une grande cloison en briques de sable et de quelques espaces protégés par de la tôle ondulée. Ce lieu a été nommé « musée sahraoui de la Guerre » et les photographies prises aux soldats marocains ont été recueillies et conservées dans des caisses de munitions, à l'intérieur d'un tank.

YASMINE EID-SABBAGH est membre de la Fondation arabe pour l'image (fai.org.lb). Elle fait partie d'un groupe informel d'écrivains, de philosophes, d'historiens, de cinéastes, d'artistes qui, depuis 1999, collectent des archives photographiques et vidéo sur le conflit dans le Sahara occidental.